

**Dominique
Simonnet**

**L'heure
de pointe**

roman en quatorze lignes

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cela pourrait se passer en ce moment même, dans le métro : des voyageurs se frôlent, s'observent, s'ignorent ou s'attirent, se parlent peut-être... Que dissimulent ces visages faussement impassibles ? Que signifie ce long lys blanc qu'une inconnue brandit à la manière d'un drapeau ? A quoi songe cette vieille dame pleine de mélancolie sur le quai ? Que complotte ce couple hilare, là-bas, au fond du wagon ? Quelle fièvre dévore cette jeune femme accrochée à la barre comme une naufragée ? Derrière tant de figures inconnues se cachent un monde, une vie, des secrets. Et, toujours, l'amour...

Dominique Simonnet s'attache ici à quatorze histoires qui adviennent en même temps sur les lignes du métro parisien. Quatorze intrigues liées les unes aux autres par de surprenantes correspondances, qui nous font entrevoir l'intimité de personnages jetés dans le grand brassage de l'heure de pointe.

En petites touches impressionnistes, qui jouent avec notre imaginaire littéraire, se compose un tableau sensible et parfois cruel de notre société. Car ces hommes et ces femmes qui se donnent des airs d'indifférence, tous confrontés à la tension du désir et à la difficulté d'aimer, c'est nous, c'est vous.

“DOMAINE FRANÇAIS”

DOMINIQUE SIMONNET

Dominique Simonnet est écrivain, éditeur, auteur d'une quinzaine d'essais et de romans. Il a notamment écrit La Plus Belle Histoire du monde (Seuil) et la série des romans Némó (avec Nicole Bacharan, Seuil). Il a également été producteur et animateur d'émissions de radio et de télévision, et rédacteur en chef à L'Express.

DU MÊME AUTEUR

- AU NOM DES ENFANTS DU MONDE*, Le Seuil, 2009.
LA FEMME QUI DANSE, Le Seuil, 2008.
COULEURS, LE GRAND LIVRE, Panama, 2008.
UNE VIE EN PLUS, Le Seuil, 2006.
LE PETIT LIVRE DES COULEURS, Panama, 2005.
LA PLUS BELLE HISTOIRE DE L'AMOUR, Le Seuil, 2003.
LA PLUS BELLE HISTOIRE DE L'HOMME (Comment la Terre devint humaine), Le Seuil, 1998 et Points, n° P779, 2001.
LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE (Les secrets de nos origines), Le Seuil, 1996 et Points, n° P897, 2001.
L'AMOUR EXPLIQUÉ À NOS ENFANTS, Le Seuil, 2000.
BÉBÉ, MODE D'EMPLOI, Le Seuil, 2000.
VIVENT LES BÉBÉS !, Le Seuil, 1986 et Points n° A108, 1991.
L'ÉCOLOGISME, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1991, 1994.
QU'EST-CE QUE L'ÉCOLOGIE ?, Hatier, 1992.

- ROMANS (avec Nicole Bacharan)
NÉMO DANS LES ÉTOILES, Le Seuil, 2004.
NÉMO EN ÉGYPTÉ, Le Seuil, 2002.
NÉMO EN AMÉRIQUE, Le Seuil, 2001.
LE LIVRE DE NÉMO, Le Seuil, 1998.

site :

www.dominiquesimonnet.com

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00832-1

DOMINIQUE SIMONNET

L'Heure de pointe

roman en quatorze lignes

ACTES SUD

Ligne 1
Château de Vincennes – La Défense

LA FEMME AU LYS

Il ne vit d'abord que son reflet, l'image d'un beau visage qui palpitait sur la vitre au gré des lumières du tunnel. Elle était assise au bord de l'allée, fines jambes serrées sous une jupe courte mais raisonnable, longs cheveux blonds lâchés dans le dos. La blancheur singulière de sa peau, la transparence de ses yeux lui donnaient un petit air angélique et pervers – une Madone échappée d'un tableau. Mais ce qui retenait l'attention, c'était ce long lys blanc qu'elle tenait bien droit, la tige posée sur le sol, la corolle voilée par un délicat papier de soie. Elle portait sa fleur en étendard, le corps au garde-à-vous comme un petit soldat, et regardait devant elle, l'air paisible, les traits détendus sans qu'il puisse y détecter une expression particulière. Quelque chose lui disait que cette femme-là était heureuse, en tout cas, pas malheureuse.

Se rendait-elle à un rendez-vous amoureux ? Il fut surpris d'en ressentir un pincement de jalousie. L'idée était peu plausible. Le lys n'était pas la fleur appropriée à une telle circonstance. Une rose rouge, à la rigueur, peut traduire l'affection, l'ardeur, la passion. Mais pas un lys, cette plante absurde dont on ne sait d'ailleurs si elle symbolise l'innocence ou la vanité. Que diable pouvait-on faire d'une fleur aussi encombrante ? Peut-être la jeune femme la destinait-elle à sa mère ? Ou alors à une vieille tante,

forcément excentrique, qui appréciait ce genre de végétaux ? Non, plutôt à son ancienne maîtresse d'école qu'elle n'avait pas vue depuis des années et qu'elle avait croisée récemment, par hasard, dans la rue ou dans le métro. Voilà ! Elle avait légèrement heurté la vieille dame en cherchant sa correspondance, reconnu son visage, certes un peu ridé, un peu fatigué, mais néanmoins familier, et elle avait osé l'interpeller : "Excusez-moi, n'êtes-vous pas madame..." Sa professeure avait hésité, puis elle s'était exclamée, la reconnaissant par-delà les années. Elles avaient échangé leurs numéros de téléphone, promis de se revoir, et, maintenant, la jeune femme allait dîner chez madame et lui apportait un lys. Pourquoi un lys ? Parce qu'elle se souvenait que sa professeure aimait cette fleur... A moins que cela n'évoquât un poème qu'elle lui avait enseigné. Mieux que cela : *Le Lys dans la vallée* ! Mais oui ! Elle avait autrefois étudié le roman de Balzac sous sa direction – peut-être évoquait-il une ancienne connivence ? – et aujourd'hui, pour leurs retrouvailles, elle lui apportait la fleur, comme un clin d'œil au passé.

La voyageuse avait l'air sage, fragile, timide peut-être. L'allure trop raide, comme si elle voulait à la fois se montrer irréprochable et passer inaperçue. Peut-être se méfiait-elle du monde, trop agressif pour une personne sensible comme elle ? S'il devait lui parler, il s'efforcerait d'être doux, de ne pas l'effaroucher. Il lui dirait qu'il était heureux de la voir, comme ça, assise dans ce métro, qu'elle apportait un peu de lumière à tous ces passagers au regard éteint. Il lui ferait des compliments sur sa fleur remarquable, elle le remercierait sans doute, gênée. Il la dévisagerait plus directement et oserait lui dire qu'il la trouvait belle, lumineuse comme sa fleur, justement. Elle rougirait, poserait les mains

sur ses joues pour cacher son embarras. Il descendrait avec elle, à sa station, ferait quelques pas à ses côtés dans le couloir en balbutiant : “Ne vous méprenez pas, je ne veux pas vous importuner, je suis timide moi aussi, vous savez, mais... est-ce que nous pouvons parler un moment ? Juste un petit moment, je peux vous offrir un café, rapidement, acceptez s’il vous plaît, juste quelques minutes.” Elle ne lui répondrait pas, ne ralentirait pas, tolérant sa présence sans manifester d’agacement. “Je suis désolé, excusez-moi”, finirait-il par dire, résigné à capituler. Mais, alors, elle s’arrêterait et dirait d’une petite voix adorable : “D’accord, mais juste deux minutes, je ne peux pas rester longtemps.”

Le café du coin est médiocre, l’un de ces anciens établissements parisiens à la lumière blafarde et au décor jaunâtre où les serveurs bougons traitent les clients avec indifférence, mais quelle importance ? elle est là, devant lui, les coudes posés sur la petite table ronde, aspirant lentement quelques gorgées de soda avec une paille, son long lys délicatement posé contre le dossier de sa chaise. Il n’ose pas l’interroger sur le destinataire de la fleur, considération intime juge-t-il, et ne trouve pas d’autres sujets de conversation acceptables. Il se contente de l’observer, embarrassé lui aussi, bredouille quelques mots sans intérêt, lui demande si elle veut reprendre autre chose, puis songe soudain à Balzac.

— Avez-vous lu *Le Lys dans la vallée* ?

Elle s’étonne. Ses yeux se portent sur sa fleur, elle comprend, ses lèvres s’élargissent en un joli sourire.

— Bien sûr. Je l’ai étudié à l’école. Comme tout le monde, j’imagine. C’est un beau livre. Triste, aussi.

Il s’efforce de se rappeler l’intrigue. Une femme mal mariée tombe amoureuse d’un jeune homme, mais se refuse à lui.

— Une histoire d'amour déçu, ajoute-t-elle, en émettant un curieux petit soupir.

— Vous avez revu votre professeure depuis ? demande-t-il.

Cette fois, elle semble vraiment surprise.

— Ben... non. Pourquoi ?

Il s'embrouille, bafouille à nouveau :

— Oh... Juste comme ça. Parfois, on revoit d'anciens professeurs par hasard.

— Cela ne m'est jamais arrivé, répond-elle, de plus en plus perplexe.

Il se tait, se maudissant intérieurement de paraître aussi stupide. Il s'est trompé, bien sûr. Son hypothèse était ridicule. Le lys n'était pas un cadeau. En passant devant un fleuriste, elle avait remarqué cette tubéreuse saugrenue, l'avait trouvée belle, et l'avait achetée, tout simplement. C'était l'évidence même. Pourquoi allait-il toujours chercher midi à quatorze heures ?

Elle se lève, lui tend la main.

— Bon, il faut que j'y aille. Merci pour le verre.

Elle doit partir, c'est normal, elle ne le connaît pas, elle se méfie sans doute. Il se lève à son tour, la salue. Osera-t-il ?

— Je peux vous revoir ? lâche-t-il rapidement, surpris par sa propre audace.

Elle reste quelques secondes silencieuse, hésitante, le dévisageant intensément comme si elle sondait au plus profond de lui. Accepte, pense-t-il. S'il te plaît, dis oui, dis oui...

— D'accord, conclut-elle.

Sa réponse le réjouit, mais lui pèse. Elle a dit oui... Maintenant, il va devoir en assumer la responsabilité.

— Alors, euh... Demain, à la même heure ? Ici ? Ce n'est pas un lieu très agréable, mais on cherchera ensuite quelque chose de mieux.

Il n'a jamais aimé les bistrots, leur caractère sommaire, leur familiarité vulgaire. Une personne aussi délicate qu'elle a besoin d'un minimum d'élégance. Elle lui paraît raffinée, soucieuse du moindre détail. Il tentera de trouver un bar plus confortable.

— A demain ! lance-t-elle.

Il la regarde s'éloigner, son lys fièrement dressé vers le ciel.

Le lendemain, elle est là qui l'attend, assise à la même table, immobile et tranquille. Elle a rassemblé sa chevelure en une longue tresse fixée par une broche discrète, révélant l'ovale de son visage, ses joues blanches, et mettant en valeur ses yeux d'eau. Elle porte une jupe droite, des chaussures plates, une veste assortie. Elle est simple. Élégante.

Il s'excuse pour son retard. Un moment, il a pensé lui offrir un lys, symbole de leur rencontre, mais il a renoncé, réalisant à temps qu'il pouvait la froisser. Il a eu l'idée, plus subtile, de lui rapporter un exemplaire du *Lys dans la vallée* qu'il lui tend avec malice. Elle sourit, flattée. Tant mieux, elle est sensible à son geste.

Ensuite ? Installés sur des fauteuils de velours rouge théâtre, au bar du palace, ils piquent délicatement des olives pour se donner une contenance. Avant de se rendre au rendez-vous, il a réfléchi à des sujets de conversation qu'il pourrait aborder. Surtout éviter de trop parler de lui. S'intéresser à elle, se mettre à son écoute. Il susciterait ses confidences, l'interrogerait sur ses livres préférés, ses films, son enfance, ses amies, son monde, sa vie, quoi. Petite, elle ne devait pas aimer les poupées, parce qu'on l'appelait toujours "poupée" à cause de son visage d'opaline. Non, c'est le contraire : elle adorait les poupées, et voulait faire de la danse,

devenir ballerine comme toutes les petites filles au cou de cygne. Elle a toujours rêvé d'un grand amour, mais ne l'a pas trouvé. Elle se demande si cela n'est pas une illusion. L'amour, voilà un beau sujet pour tisser l'intimité. Qu'est-ce que l'amour, en fait ? N'est-ce pas nous qui l'inventons ? dirait-il. N'est-ce pas plutôt l'idée d'aimer, d'être aimé, que nous cultivons et que nous projetons ensuite sur des personnes que le hasard nous envoie ? Ne pourrions-nous pas alors aimer indifféremment plusieurs êtres, simplement parce qu'ils apparaissent dans notre champ de vision, à un moment donné ? Je t'aime parce que tu es là, parce que j'ai besoin d'aimer, parce que je l'ai décidé.

Elle est assise bien droite, le menton relevé, le dos plat, la tête placée dans un alignement impeccable avec le reste du corps. Elle est altière, fascinante. Osera-t-il aller plus loin, creuser davantage le sillon ? Et si nous le décidions alors ? Voilà, je vous le dis : je décide d'aimer cette femme au visage ovale et aux yeux d'eau immenses. Et, vous, vous décidez de vous intéresser à cet homme croisé dans le métro, vous décidez de l'aimer parce qu'il est là, devant vous, parce que notre rencontre est unique et belle. Nous nous aimons. Vous, tu – puis-je vous tutoyer ? tu, donc, décides de m'aimer. Vous êtes, pardon, tu es la femme au lys. Je suis ton prince charmant. Il était une fois, dans le métro... Début de notre histoire.

Il ne la quitte pas des yeux. Que répond-elle à ce moment-là ? Elle ne dit rien. Elle s'amuse de ses efforts pour la séduire, se moque de ses propos badins, dit que les sentiments ne se commandent pas, que l'amour n'est pas une construction de l'esprit, que la vie serait bien triste si cela était le cas, se lève, lui serre la main, puis s'enfuit en voletant comme un oiseau moqueur, le laissant

seul avec ses gros sabots et ses contes de fées alambiqués.

Le lendemain, il se lance. Il lui prend la main en lui tendant son verre et en posant lentement ses doigts sur les siens. Elle ne la retire pas, ne bronche pas, acceptant cette première invitation à l'intimité. Il dit qu'il est si heureux d'être là, avec elle, qu'il n'a pas cessé de penser à elle.

Comment réagit-elle ? Elle ironise comme la veille, se moque gentiment de lui, mais, malicieuse, accepte de jouer le jeu du badinage. Elle dit :

— Vous m'avez fait parler, c'est à vous aujourd'hui.

Il soupire, affecte un air las et inspiré :

— Par où commencer ? C'est une longue histoire...

Puis il se lance dans le récit très enjolivé de sa vie, fait un détour par la philosophie – sa première passion, ment-il –, embellit ses quelques incursions infructueuses dans le cinéma qu'il a fini heureusement par quitter – une chance, ce milieu est si surfait – et passe rapidement sur son travail actuel – passionnant, la banque est un secteur bien plus intéressant qu'on ne le dit, vous savez – pour évoquer son projet de se consacrer à l'écriture – un jour, bientôt, j'ai un superbe sujet, une histoire d'amour bien sûr, mais je ne peux pas en dire davantage, je suis superstitieux.

Normalement, cela devrait lui plaire. Elle aime forcément la littérature, elle est du genre rêveuse, cela se voit au premier coup d'œil. A dix ans, elle devait dévorer *Le Comte de Monte-Cristo* et *Les Trois Mousquetaires*. Adolescente, elle avait à coup sûr passé des nuits entières en émoi avec *Anna Karénine* et *Madame Bovary*. Voilà encore un

beau sujet de conversation : Emma, dans son train, qui songe à ses amours illégitimes, ses plaisirs volés, et les nouveaux mensonges qu'elle assénera à son imbécile de mari. Emma, épouse frustrée, femme brûlante de désir, amante offerte à la trahison... Mais peut-être était-ce encore une mauvaise idée ? Peut-être serait-elle choquée par cette évocation scabreuse ? Et si c'était le contraire ? Si ces digressions littéraires lui plaisaient ? Voilà ce qu'elle lui dit alors :

— J'aime cette femme courageuse qui, en dépit de tout ce qui l'entoure, vit ses désirs en sachant qu'elle court à sa perte. Mais cela n'a plus grand sens aujourd'hui. Les femmes sont plus libres, elles peuvent se comporter comme elles le veulent. Enfin, presque... Vous ne trouvez pas ?

Il acquiesce, bien sûr. Est-ce une invitation ? Pourquoi faut-il toujours que les femmes et les hommes se parlent de manière codée, par allusions ? A ce moment-là, il lui prend les deux mains, se rapproche d'elle. Elle ne se recule pas. Osera-t-il ? Il ose, avance davantage son visage, doucement, très doucement, sent le souffle de sa respiration, le parfum fruité de sa peau, pose ses lèvres délicatement sur les siennes, les laisse fermées un moment pour suspendre le temps, goûter cet instant délicieux, et ose, ose encore. Il l'embrasse, laissant monter la fièvre. Elle l'encourage, les yeux clos. Ses lèvres sont tendres. Elle tremble un peu. Il a le cœur battant.

Ensuite ? Et si elle refusait d'aller plus loin ? Peut-être est-elle engagée ? Il l'imagine soudain perdue, décontenancée. Elle sort de leur étreinte, et lui dit :

— J'aime parler avec toi, mais... il faut rester comme ça.

Il se sent soudain plus faible, saisi par l'anxiété.

— Quoi ?

Elle hésite, se tord les doigts avec nervosité, puis lâche :

— Je ne veux pas tomber amoureuse de toi.

Ou pire :

— Je suis mariée.

Il ne dit rien, surpris par cette révélation soudaine.

— Je ne veux pas jouer, poursuit-elle. Je suis mariée, et je ne peux rien changer.

— Tu ne *veux* rien changer ? interroge-t-il.

— C'est ça. Je ne veux rien changer. Je suis désolée.

Elle dit qu'elle veut juste qu'ils restent amis. Que c'est mieux comme ça. Elle se lève, et le quitte sans se retourner.

Non. Pourquoi est-il toujours aussi pessimiste ? Cela n'a pas de sens. Il faut reprendre à la scène du baiser. C'est elle qui, maintenant, lui tend ses lèvres. Ils s'embrassent pendant des heures, se boivent goulûment. Elle lui dit qu'elle aimerait bien aller ailleurs. Ils sortent du bar, main dans la main, réfléchissant à un endroit plus intime. A moins qu'ils ne se donnent rendez-vous pour le lendemain. Il a peur. Elle est si belle. Sera-t-il à la hauteur ? Ne va-t-il pas la décevoir ?

Ils sont dans une chambre, seuls, peau contre peau. Elle frissonne encore un peu. Ils sont tous deux épuisés, rassasiés, blottis dans leur monde de coton. Ils sont allés ensemble dans ce lieu étrange où les corps, soudain, se vident de leurs pensées et se mettent à vibrer, ce lieu sourd et lent où on se sent à la fois animal et divinité. Ils sont apaisés, amoureux. Il a trouvé sa fée.

Il la regarde, le cœur battant. Ses yeux d'eau, son visage de porcelaine, son air innocent. Il la regarde, avec une incompréhension croissante. Il la regarde, cette étrangère, qui, soudain, se lève en brandissant

son lys et se fraie rapidement un chemin parmi les voyageurs, en s'efforçant de ne pas abîmer sa fleur. Il la voit alors sortir sur le quai de la station Châtelet et s'en aller d'un pas ferme vers la correspondance. L'avait-elle au moins remarqué ? Il n'en était pas certain... Tant mieux. Il avait sans doute échappé aux pires ennuis, à de longues souffrances. Quelle chance ! Comme il avait été avisé de ne pas l'aborder. A l'évidence, cette femme-là était inaccessible, prise par sa vie. Il se serait ridiculisé... Dans la foule qui se pressait sur le quai, il ne voyait plus que la fleur qui flottait au-dessus des têtes anonymes. Le lys oscilla une dernière fois, et disparut dans la marée humaine aspirée par le couloir. Alors, il sentit, quelque part au fond de lui, une douloureuse blessure, la morsure glacée du regret.